

CARNET DE NOTES

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Verdier

Le Matin des origines, 1992
Le Grand Sylvain, 1993
Le Chevron, 1996
La Ligne, 1997
Simplex, magistraux et autres antidotes, 2001
Un peu de bleu dans le paysage, 2001
Back in the sixties, 2003
Les Forges de Syam, 2007
Une chambre en Hollande, 2009

•

Carnet de notes (1980-1990), 2006
Carnet de notes (1991-2000), 2007

Pierre Bergounioux

Carnet de notes

Journal 2001-2010

Verdier

2001

Lu 1.1.2001

Je n'ouvre les yeux qu'à sept heures. Toute la matinée à écrire, l'après-midi à lire, et à m'inquiéter de la journée de demain, des pages qu'il me faudra couvrir. Le temps a changé, dans la nuit, le vent passé au sud, et il pleut. J'ai avancé de cinq demi-pages, en matinée, abordé le thème des « phories » auquel j'avais déjà touché à plusieurs reprises mais de façon tout analytique, sans en restituer la dynamique, les inerties. Et je sens bien la pesanteur qui est la sienne lorsque j'entreprends d'en relever le cours. Je commence par détailler les trouvailles hétéroclites que je serrais dans les placards et les tiroirs, les livres qui m'étaient chers et que je connaissais par cœur, les coupures de presse, les images, l'outillage approximatif, emprunté à papa, avec lequel je m'efforçais d'obtenir ce dont je ressentais le plus extrême besoin, le matériel de pêche dont j'assurais l'entretien, les pièges, la carabine, les préparatifs très féroces et méticuleux sur la table de la salle à manger, avec la tolérance dont Mam faisait preuve, comme pour toutes les lubies plus ou moins envahissantes auxquelles je n'ai pas souvenir de n'avoir pas été sujet et qu'elle a patiemment souffertes.

L'après-midi, je m'installe à l'entrée du garage, sous la protection de la porte basculante, en guise d'auvent, pour poncer les quatre pièces dont j'avais colmaté gerces et crevasses avec de la pâte à bois, il y a deux jours. Avec les compressions de paquets de Gauloises et les fausses écritures sur carton, au gros feutre, ç'auront été les divertissements manuels des congés de Noël.

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2012
ISBN : 978-2-86432-666-3

Et c'est un grand délassement après des mois passés à ne faire qu'enseigner, écrire et lire, entre la salle de classe et le bureau. Il m'est venu, cette année, un profond dégoût du métier. L'âge y a sa part, l'habitude, le désenchantement mais l'esprit du temps, aussi, l'imbécillité galopante, l'individualisme vide, l'anti-intellectualisme déclaré des sociétés de business, dont les gosses, qui sont ce qu'on les fait, témoignent mieux que tout.

Je lis Painter puis quelques chapitres de *La Distinction*. Cathy et Ninou parlent au salon, près du feu que je ranime chaque matin. Il fait sombre et doux. J'ai essayé à plusieurs reprises de téléphoner à Mam mais les lignes sont saturées et la même voix de femme préenregistrée résonne aussitôt pour m'inviter à renouveler plus tard mon appel. Gaby réussit, je ne sais comment, à me joindre vers six heures. Ils sont descendus, il y a huit jours, à Bayonne, pour les obsèques d'Amachi, et sont rentrés hier à Orléans après avoir passé par Brive où rien ne change, me dit-il.

Ma 2.I.2001

Levé à six heures et demie. Il souffle un grand vent tiède, monté du sud, lorsque je descends, dans la nuit, ouvrir le portail. Cathy et Ninou quittent la maison en même temps, celle-ci pour Enghien où elle doit s'occuper de l'appartement qu'elle avait acheté il y a longtemps, Cathy pour le laboratoire. Je range un peu et me mets au travail. Toujours les bronches prises, de la toux, dix jours après avoir attrapé, au collège, le troisième rhume du trimestre. Je nage un peu, trace des boucles, bifurque, m'écarte tout en conservant – du moins je le crois – le même fil directeur, celui de la rencontre merveilleuse au sein de la confusion, du désert, de la détresse – insectes d'or, oiseaux peints, princesse mandchoue. Je n'atteindrai pas tout à fait la limite des quatre demi-pages. Après un matin clair, venteux, qui a séché une lessive, le ciel se couvre, la pluie revient. J'aurais aimé, en début d'après-midi, travailler un peu de mes mains, raboter des planches, débiter des socles – voilà dix jours que je suis continuellement à écrire et à lire. Mais un grain arrive à l'instant précis où j'allais sortir les outils. Je reviens à la vie de Proust, selon Painter.

Mam entre demain à la polyclinique pour qu'on l'opère de la cataracte.

Me 3.I.2001

Matin clair. Grand soleil jusqu'en milieu d'après-midi avant que les nuages et la pluie ne reviennent. Je descends au supermarché me procurer du papier à dessin et de gros marqueurs pour continuer mes expériences graphiques. Puis à la table de travail. Mais je ne dépasserai pas une page.

Mam appelle à onze heures. Elle émerge de l'anesthésie. Elle n'a pas souffert. Elle passera le restant de la journée à la polyclinique et sera de retour demain matin à la maison. Dans six mois, on interviendra sur l'autre œil.

Peu avant une heure, à Bures, chez Jacques Borel. Il est mieux que lors de notre précédente rencontre. Jacques Réda arrive et nous repartons, avec Denis, pour Gif où je lance le riz et les côtes de veau. Nous quittons la table à sept heures et quart, au moment où Cathy rentre, à qui je laisse tout en désordre, la pièce obscurcie de fumée. Elle porte son duffle-coat, capuche sur la tête, nous trouve tous les quatre, dans l'entrée, derrière la porte, et je la vois comme la première fois, quand je n'étais qu'un étranger, vive, belle, intensément présente, ce qui me jette dans le même enthousiasme légèrement délirant et difficilement contenu que ce jour de mes quatorze ans où je fus avisé de son existence. Je reconduis mes visiteurs à Bures, dépose Jacques Réda à la gare, Jacques et Denis Borel près de chez eux et rentre. Cathy a débarrassé, nettoyé. J'aère, autant que le vent et la pluie le permettent, les pièces que nous avons consciencieusement enfumées. Au courrier, une coupure de presse que m'envoie Paul Martin. Elle signale la fermeture de ce magasin, boulevard Dugommier, à Marseille, où j'avais acheté, voilà près de vingt ans, mes premières pièces d'art africain – une statue fang hermaphrodite, une autre congolaise, un masque senoufo kpélié et un gros torque de bronze torsadé (identifié récemment comme keguru, du Niger). Ça n'avait pas été une mince affaire que de rapporter, via Toulouse, ces trésors à Brive où nous avions laissé les petits à la garde des parents.

Je 4.I.2001

Matin de pluie. Deux pages sur l'interférence des passions, leurs équivalences, puisqu'elles procédaient du même principe, des mêmes carences, l'étroitesse, la tristesse des jours, l'insuffisance

sentie de la vie à l'idée soudaine que les gens de ma génération s'en faisaient. Il me semble approcher de la fin de cette affaire, que je savais brève, dès le départ, et dont j'aurai dépêché la plus grosse partie pendant les vacances de Noël. Il me reste à parler de la panacée, qui était de s'abandonner à même la terre, sous bois, pour abolir le dénivelé du dehors et du dedans, le déplaisir chronique, inexplicable, apparemment irrémédiable, d'exister. Ça m'a pris tôt.

À deux heures, à Orsay, pour voir les travaux d'un ancien élève qui a bifurqué, après la khâgne, et prépare l'École des beaux-arts. Je rentre à quatre heures, sous un ciel couvert, gris pâle, tendre, couvé, qui me procure chaque fois une joie secrète. Peut-être la sensation d'être protégé, d'habiter un univers moins vaste, donc moins angoissant, comme Proust ces chambres de l'enfance qu'il lui fallait, par effort, avec angoisse, emplir de son moi.

Je lis la dernière livraison des *Actes de la recherche*. Continuellement coupé par le téléphone. C'est la prochaine causerie à Montpellier, l'équipée aux forges de Syam, dans le Jura, en février, le ministère de la Culture. Puis il faut se mettre en cuisine. Je prépare deux kilos de carottes, trois livres de poireau et un céleri dont je congèle la plus grosse partie. Cathy ne rentre qu'à huit heures moins vingt. Elle a passé chez le docteur se faire prescrire des antibiotiques avant de regagner le laboratoire où elle avait lancé un gel. Je constate que je n'ai plus la force de lire.

Ve 5.I.2001

Le vent mugit, la pluie cingle le carreau. J'évoque le retour anticipé à la terre, l'abolition du dénivelé, l'extinction de la conscience, sans m'attarder. Combien de fois n'ai-je pas traité de ce passage, dans d'autres livres. À midi, c'est terminé. J'ai travaillé chaque jour, depuis le début des vacances, à l'exception du 26, pour cause d'enterrement. J'ai marché avec une régularité dont suis le premier surpris. Il va falloir reprendre, ajuster, raboter, polir.

J'appelle Gérard G., à Montpellier. Il s'agit de grouper le passage à la librairie Sauramps et les causeries à l'université Paul-Valéry. Les vacances d'hiver vont être chargées puisque, la semaine précédente, je serai dans le Jura. À Gif pour jeter du

courrier à la boîte. Je remets en place les bâches qui protègent le tas de bûches et que le vent avait emportées. Les bois fins récoltés l'an passé, après la tempête, sèchent mal. Ils sont attaqués, par endroits, par des champignons. J'écris à Jean avant d'ouvrir le dernier livre de Jacques Borel, *La Mort de Maximilien Lepage, acteur*. Cathy appelle du laboratoire à sept heures et demie. Elle avait oublié l'heure.

Au courrier, la cassette sur Marcel Proust. J'admire le sobre travail que l'équipe du CNDP a tiré du chaos de vues amoncelées lors du tournage. Cela dure une douzaine de minutes, qui ont demandé des dizaines d'heures de peine. Je vois, maintenant, le travail du cameraman, la beauté, l'élégance des images.

Di 7.I.2001

Aigre temps de Nord-Ouest, mais il n'a pas gelé. Les pousses de jonquilles sortent déjà de l'herbe. Cathy les avait remarquées dès la fin décembre. Je relis les pages écrites pendant les congés. La fin est moins exécrationnelle que le début. Je transcris mes demi-pages sur plein format et corrige dans le même mouvement.

Ensuite, nous chargeons la voiture, linge frais, provisions, les deux portes vitrées que Paul avait rapportées, avec Ninou, du magasin suédois et, à midi, nous quittons la maison. Comme l'A 6b est fermée, j'appréhende d'être pris dans un embouteillage et envisage de prendre la N 20 mais elle est coupée par des feux, encombrée de marchés. Va pour l'autoroute. Nous pensons qu'un bouchon s'est formé dès Longjumeau et s'étend jusqu'à Paris. Mais ce n'est qu'un accident, si l'on peut ainsi parler, deux, en vérité car une voiture a également basculé dans le fossé, sur la voie opposée. On aperçoit son flanc, de la vapeur qui s'échappe. Rien de visible, de notre côté, si ce n'est une dame qui parle avec deux policiers, dont la voiture entrave en partie le passage. Route facile, ensuite. Nous déjeunons avec Paul, installons les portes vitrées sur ses bibliothèques et rentrons. Une épaisse et large barrière nuageuse, gris fer, intercepte le soleil qui éclairait Paris. Après-midi cafardeux. Je n'ai décidément pas envie de retrouver le collège, les deux tristes classes que j'ai touchées en septembre. Je poursuis la lecture de Painter.

Lu 8.I.2001

Levé à six heures vingt, accablé par la perspective déprimante de reprendre. Il a gelé. Il y a du brouillard, qui se lèvera en fin de matinée. Au collège à sept heures vingt. Je corrige un paquet de copies, prépare la rentrée. Les collègues n'arrivent que trois quarts d'heure plus tard. À midi, à la cantine, nous avons les jeunes stagiaires d'EPS et je constate, avec accablement, combien ils me sont étrangers. Il n'est pas jusqu'à leurs manières de table que je ne réprouve. Le métier, que j'ai embrassé avec conviction, à vingt-cinq ans, m'est devenu étranger, déplaisant. J'enlève énergiquement les deux heures de l'après-midi et rentre. Il y a du linge à ramasser, à plier, mille rangements, du courrier à dépouiller. Je suis barbouillé – la contrariété de rentrer, sans doute. Je fais quelques essais d'« écriture », avec de gros marqueurs bleus, avant de me coucher. Une journée perdue.

Me 10.I.2001

Au collège à sept heures vingt. Correction, mère d'élève – M^{me} M*, dont j'ai eu les deux aînés, et qui s'inquiète du benjamin. Elle regagne l'hôpital d'Orsay, où elle est médecin, et je monte donner mes trois heures de cours. Tout l'après-midi à finir de transférer mes demi-pages sur format A4 en continuant les corrections. Mais il faudra une passe supplémentaire de rabotage. Après dîner et jusqu'à minuit, je réponds au volumineux courrier qui est arrivé. Comme je n'ai pas cessé de parler ou d'écrire de la journée, j'ai la cervelle fort échauffée et souffre, par extraordinaire, d'insomnie. Je rallume, ouvre un article de sociologie et m'étonne de n'éprouver aucune difficulté à comprendre ce que je lis alors que j'ai dilapidé depuis longtemps les ressources qui m'étaient allouées pour la journée. Il est plus de deux heures du matin lorsque je finis par tomber dans l'oubli.

Je 11.I.2001

Cathy a déjà quitté la maison lorsque j'ouvre les yeux. Migraine et fatigue, après la nuit écourtée. Il fait doux et sombre et il pleut. Je corrige les pages de la Noël, que j'ai fini de recopier.

En début d'après-midi, au supermarché des Ulis. Je tombe, en arrivant, sur un élève que j'ai eu en sixième, en 1976, et le

père de l'un de ses condisciples. Le premier s'est cassé le bras en plusieurs endroits dans un accident de moto, laquelle appartenait, justement, au fils du second. Nous parlons un moment, avec nostalgie, avec bonheur. Le gosse d'il y a vingt-cinq ans mène la vie itinérante des cadres des entreprises multinationales, est marié, a une petite fille, vit à Strasbourg lorsqu'il ne passe pas, en avion, d'un continent à l'autre. Un quart de siècle a passé. C'était ma première année d'enseignement à Orsay. Je fais mes emplettes et rentre. Il me semble m'agiter sans discontinuer depuis le 31 juillet que nous sommes rentrés. Je termine la première passe de rabotage de mon petit papier. Il en faudra une autre, peut-être une troisième avant de dactylographier.

À six heures, Jean téléphone de la gare du Nord où il va reprendre le train pour Londres. Il est arrivé en matinée, a assisté à son séminaire et repart sans que nous nous soyons vus. Mais il va revenir la semaine prochaine et nous rendra visite.

Sa 13.I.2001

Levé à six heures et demie. Il va faire une journée lumineuse et froide. Le vent a passé à l'est après des semaines, des mois sous l'haleine humide et tiède de la mer. Jusqu'à midi, je reprends les quarante-cinq pages de mon petit codex. Je vais pouvoir dactylographier. L'après-midi, je corrige les épreuves de l'article que j'avais envoyé, juste avant les vacances, à la revue *Chemins* puis lis le dernier livre d'Yves Charnet. À l'étage, ensuite, pour taper mon petit traité de pharmacie. Pour finir la journée, je relis l'article splendide que Bourdieu avait consacré, en 1980, à la question du régionalisme.

Lu 15.I.2001

Au collège à sept heures vingt, sous l'aube claire et froide qui point lorsque je traverse la cour du collège. Le jour ne se déclarera qu'à huit heures et demie mais j'ai noté le progrès de la lumière à l'autre extrémité de la journée. On voyait encore, hier, à six heures moins le quart.

Il m'est resté du travail continu des jours écoulés une fatigue sournoise, profonde qui me fait douter si j'aurai la force de faire ce que je dois. Longue et triste matinée, la deuxième partie, surtout,

avec les médiocres élèves de la quatrième deux. Des adultes ont voulu ça, jugé bon de se perpétuer sous ces lamentables espèces. Mais c'est qu'ils sont pareils. Je m'explique mieux la misanthropie chronique, galopante qui m'a pris, depuis quelque temps. À midi, à la poste d'Orsay. La limpide matinée s'est voilée. Une taie grise a envahi le ciel. Il fait un froid morne et je songe que rien ne me parle ni me retient en ces lieux où, depuis vingt-cinq ans, je donne quinze heures de cours chaque semaine. Je regagne le collège et vérifie, une fois encore, qu'il suffit d'être en situation pour disposer de réserves qu'on s'ignorait. C'est le métier, la seconde nature qu'il est devenu, qui l'emporte. On fait ce qu'il fallait. Mais, de retour à la maison, je constate que je n'ai plus la force de lire. Alors je glisse dans des porte-vues les images que je recueille systématiquement, depuis trente ans, dans les journaux, des revues, des brochures publicitaires, partout, et que je serrais, en vrac, dans des tiroirs.

Ma 16.I.2001

De six heures et demie à neuf heures sur l'ordinateur, à dactylographier le travail de Noël. Au moment de quitter la maison, la femme de ménage me signale qu'elle a des ennuis avec l'aspirateur. Il émet un bruit de casserole et répand une odeur de brûlé. Il y a un court-circuit. Il faut le remplacer. Je pars, comme hier, sous un matin clair et froid. Le ciel se couvre en milieu de journée. J'administre les trois heures de la matinée et monte au supermarché des Ulis acheter un nouvel aspirateur, des sacs, des porte-vues et regagne la maison. Je finis de taper le papier sur les pathologies indigènes et leurs antidotes à huit heures du soir. Un travail commencé au premier jour des vacances de Noël. Après quoi je continue de classer et de glisser sous plastique ma collection d'images.

Ve 19.I.2001

J'ai retrouvé, sur une table de la salle des professeurs, mon stylo que j'y avais oublié, hier, et croyais perdu. Il fait gris et froid. Je corrige des copies, expédie les heures invariablement pénibles du vendredi et rentre à quatre heures. Je fais du feu avant de revenir aux images qui m'ont arrêté, ému, plu, un jour et qui s'empilaient,

sans ordre, ce qui les rendait difficiles à retrouver lorsque j'éprouvais le besoin de les revoir.

Sa 20.I.2001

Cathy part de bonne heure pour le laboratoire. Il fait un temps sombre, indécis, de neige. Il tombera quelques flocons. Jean arrive vers midi. Il a dîné, hier soir, avec Paul et ils sont allés au cinéma. Il nous entretient de la vie laborieuse qu'il mène à Londres. Il semble parti pour y séjourner trois ans, le temps de boucler une thèse, après quoi il reviendra faire ses deux dernières années d'internat. Il a déménagé mercredi et pris une chambre chez des particuliers – la dame, d'origine française, est une descendante de Jacquard, l'inventeur du métier à tisser. Nous nous rendons à Versailles, par un froid aigre. Je lis *Perdu en Amérique* d'Isaac Bashevis Singer. Pierre Michon appelle en soirée. Il a reçu la thèse que Sylviane Coyaud a consacrée aux trois *escholiers lymosins* que nous sommes, lui, Richard Millet et moi.

Et encore ceci, qui date d'hier mais dont l'irritation a persisté. Un des stagiaires d'EPS – vingt-cinq ans, origine populaire – arrive au collège peu après moi, c'est-à-dire bien avant tout le monde. Il s'avise qu'il s'est trompé d'une heure, sort aussitôt son portable et se met en devoir d'expliquer à sa compagne ce qui vient de lui arriver (« Alors tu vois »). Le peu, pour ne pas dire plus, de cette vie que je croise, dont la minceur, la misère empiètent un instant sur la mienne, m'afflige, ajoute au sentiment d'éloignement, de sécession que je ressens depuis une dizaine d'années. Est-ce que la génération qui précédait la nôtre a perçu le changement du même œil réprobateur ? Il me semble que ce n'est pas du mépris que nos déportements lui inspiraient mais – c'est ce que j'ai cru sentir à diverses reprises – de l'inquiétude, un doute à son propre sujet. Alors que rien de ce que je vois n'affecte les fondements sur lesquels j'ai assis, voilà bien longtemps, mon existence. Il les conforterait plutôt. Je vais mal vieillir, si je vieillis.

Lu 22.I.2001

Debout à six heures et demie. Le vent est revenu au sud-ouest, le temps sombre, pluvieux et doux. Au collège pour une pesante et longue journée. C'est le creux de l'hiver. Les

élèves sont las, le travail épuisant, sans joie. J'atteins la fin de la matinée dans un état de lassitude profonde, m'impatiente à entendre les médiocres conversations qui émaillent le fade repas de cantine, constate que, de toute la journée, je n'aurai pas échangé un mot avec un seul de mes collègues, hormis les politesses d'usage. Me rends au bistro pour acheter des timbres et des cigarettes. Besoin de respirer l'air du dehors, d'échapper un instant à l'ennui, la trivialité, l'étouffement. J'emprunte le passage souterrain qui a remplacé le passage à niveau et reviens donner les deux heures de l'après-midi avant de regagner la maison, avec la lassitude noire que m'ont laissée les neuf heures passées au collège. Je lis jusqu'à dix heures le travail de Sylviane Coyaud arrivé ce matin.

Me 24.I.2001

Matin venté, pluvieux, à quoi succédera un après-midi ensoleillé. Au collège à neuf heures et quart. L'après-midi, je lis la brochure sur les forges de Syam que m'a envoyée Philippe Mairot. Une chose m'inquiète, c'est le biais par lequel je vais bien pouvoir aborder ce site. L'aspect technique a été intégralement traité par les gens du Patrimoine, qui sont compétents, et je ne peux poursuivre des chimères. Il faut garder le contact avec l'objet. Je me fais du souci.

Je lis *Fado (avec flocons et fantômes)* que m'a envoyé Jean-Claude Pinson. Il faudrait que je m'occupe du monceau de rédactions que je viens de récolter afin de remplir les bulletins de notes de la mi-trimestre mais je ne me sens pas la force de plonger dans ces insanités. Cathy rentre tard. Elle avait mille détails à régler avant de se rendre, demain, à Gand.

Six mois que nous sommes rentrés des Bordes et qu'il m'a semblé, depuis lors, n'avoir pas un instant pour respirer, toujours aux prises avec des tâches urgentes, difficiles, parfois débilantes. Enseigner me pèse comme jamais et j'ai du mal à trouver le temps de noircir mon papier.

Le jour augmente. Comme le ciel était clair, la lumière s'est attardée jusqu'à six heures et les oiseaux de printemps se sont remis à chanter.

Je 25.I.2001

J'ai entendu Cathy quitter la maison à cinq heures du matin et me suis rendormi. Courses au supermarché, à la poste puis correction de copies, comme cela arrive, par intervalles, à cause de la quatrième classe que j'ai touchée et qui mord sur le temps que je ne passe pas dans l'enceinte de l'établissement. G. Bobillier publiera les pages de Noël sous le titre *Simplex, magistraux et autres antidotes*.

Toujours un million de détails à régler, le courrier de Jean, et ses factures, qui arrivent ici, lessives, rangements, classements. Je m'inquiète pour Cathy, qui voyage, expédie à Gaby la clé de l'appartement de Paul, chez qui il ira dormir, lundi soir, après une journée passée au CNU.

Je lis le dernier ouvrage de J. Réda, *Le Lit de la reine*. Jean appelle de Londres. Il a raté, ce matin, le train de Paris où il devait assister à son séminaire. Il avait bien réglé son réveil mais la pile, épuisée, n'a pas actionné la sonnerie. Cathy arrive sur ces entre-faites. Il est neuf heures moins le quart. Je lui passe le combiné. Ensuite, seulement, elle peut me livrer un aperçu de la journée mouvementée qu'elle a eue. D'abord, le distributeur automatique de la gare du Nord a enregistré sa commande puis est tombé en panne au moment de lui délivrer son billet. Elle a patienté une demi-heure au guichet où on lui a dit qu'on ne pouvait rien pour elle. Elle a pris *in extremis* son train, disputé avec le contrôleur, refusé de payer une nouvelle fois. Et demain, elle va mettre en demeure une collègue, qui use de procédés déloyaux, de quitter l'équipe de recherche. Une année tristement fertile, pour nous deux, en déplaisirs et contrariétés.

Ve 26.I.2001

Levé à six heures et demie. Pas dormi assez, engourdi, *faible*, alors que se dresse, devant moi, l'âtre, le rituel escarpement des vendredis. Je corrige encore des copies avant de monter administrer mes cours. La quatrième deux, uniformément médiocre, mesquine, m'intolère. Je m'étonne qu'il se trouve des gens, des parents, pour s'accommoder de semblables enfants avant de me rappeler que ces derniers reproduisent simplement et continuent leurs géniteurs.

Paul appelle de la gare de Courcelle à six heures. Je descends le chercher sous la pluie qui s'est mise à tomber. Un mois qu'il n'était pas rentré à la maison. Nous allions l'approvisionner, le dimanche. Je lui montre les quelques acquisitions que nous avons faites en son absence, prépare le dîner. Cathy rentre peu avant huit heures, soulagée d'avoir mis les choses au clair avec les deux collègues qui lui empoisonnaient l'existence.

Sa 27.I.2001

J'ouvre les yeux à six heures moins le quart. Il va faire un jour clair, venté. J'allume le feu, songe à lire, me découvre impatient de faire quelque chose de mes mains, bouillant de l'envie allègre, irréprensible qui me vient et m'emporte, d'aussi loin qu'il me souviennent. Quoique le vent soit très vif, je sors l'établi, les outils et commence par profiler un petit quartier de cerisier naturellement spiralé. Je convertirai ensuite en ellipses régulières deux ébauches de houx préparées et délaissées en septembre.

Je reviens à la charge en début d'après-midi, extrais du tas de bois un fort quartier de noyer que je pensais tailler, lui aussi, en hélice. Il est crevassé. Je le fends mais alors les deux morceaux n'ont plus les dimensions voulues. J'essaie, mais confusément, sans idée nettement préconçue, d'en tirer autre chose et, naturellement, n'aboutis pas. D'ailleurs, j'ai si bien perdu l'habitude du travail physique que je suis bientôt sans force, incapable, par exemple, de tenir d'une main assez ferme le gros ciseau. J'abandonne à quatre heures, las, dépit. Cathy, qui s'était rendue avec Paul à Vélizy, m'invite à la suivre en promenade. Ça vaudra mieux que de rester prostré dans un fauteuil, avec un livre, que je n'ai plus vraiment la force de comprendre. Il est cinq heures et demie et le soleil disparaît à l'horizon. Nous descendons vers le fond de la vallée. Le jour s'attarde et les oiseaux chantent.

Di 28.I.2001

Je m'éveille inhabituellement tard. C'est le travail physique d'hier qui m'a fatigué. J'étais resté six mois sans rien faire de mes mains, toujours à écrire, lire, enseigner et le vieux compère s'est affaibli, dans l'intervalle.

Après déjeuner, en promenade, tous les trois, jusqu'au bassin de retenue. Nous descendons par le cimetière et l'école des Sablons. L'après-midi est ensoleillé. Paul arrache un pied de ficaire d'un fossé. Aussitôt, un rouge-gorge, flairant la bonne affaire, vient picorer à ses pieds, sans crainte, bonnement. Nous longeons l'Yvette. L'hôtel de Courcelle, désaffecté depuis longtemps, va être rasé. Nous passons devant le lycée, marchons sous bois et sortons sur la nationale à hauteur du moulin de Vaugien. Mitch m'appelle. Je lis *Accidents de la circulation* de J. Réda.

Me 31.I.2001

Debout à six heures vingt. Le temps est revenu à l'ouest. Ciel bouché, crachin, pluie. Le dernier jour du triste premier mois de l'année. Au collège où je découpe au massicot de vieilles images tirées de *Paris Match* avant de donner les cours de la matinée. Je rentre peu avant une heure, déjeune avec Paul, lis *Le Singe, l'Afrique et l'homme* d'Y. Coppens avant d'ouvrir *l'Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch. Cathy rentre à sept heures et demie et se met en cuisine. Une collègue de Strasbourg l'appelle, à huit heures, de la gare où elle descend la chercher. Nous dînons. Je mesure, une fois encore, le décalage incroyable que dix ans – la collègue en question a quarante et un ans – ont introduit dans les manières de sentir et de voir, de dire, de vouloir. Cette génération, à laquelle appartenaient mes premiers élèves, me semble étrangement prosaïque, platement positive, comme si la fermeture de la perspective d'un changement politique radical, avec ce qu'elle supposait d'attention au monde extérieur, de largeur de vues, d'énergie, s'était répercutée jusque dans les derniers replis des cerveaux et des cœurs. C'est une humanité terre à terre qui nous talonne, sans principes généraux, sans aspirations qu'étroites, mi-professionnelles, mi-familiales, et rien au-delà. J'ose à peine imaginer ce que sera la troisième génération. Mais j'aurai quitté la scène lorsqu'elle fera son entrée.

Je 1.2.2001

Cathy et sa collègue quittent la maison dès six heures et demie. Elles doivent participer à un congrès, à Curie, mais il y a une grève à la RATP. La radio annonce qu'un train sur deux circule

sur la ligne B. Elles vont essayer ce moyen, craignant de mettre un temps infini par la route. Je songerai, à midi, qu'elles ont été bien inspirées. On signale deux cent cinquante kilomètres de bouchon, autour de Paris. Courses au supermarché. Nous étions à court de tout. L'étalage de fruits est une pure merveille. Les oranges sont des globes parfaits, brillants, les pommes comme peintes à la main par un miniaturiste méticuleux.

Le service du bulletin de Gallimard a téléphoné durant ma courte absence. Il faudrait que j'expédie la quatrième de couverture. J'y avais justement pensé hier et j'avais tracé quelques lignes pour *Le Premier Mot*. Je les mets au net et ressors pour les jeter à la boîte.

Je termine *Apologie pour l'histoire* de M. Bloch.

Ve 2.2.2001

Debout à six heures et quart. Cathy et sa collègue qui sont rentrées tard, hier soir, dans une rame bondée, se ressentent de leur longue et active journée d'hier. Départ précipité dans la froide nuit du matin. Paul n'avait pas préparé son bagage. Je lui passe à la dernière minute rasoir et bombe de mousse. Je débarque tout le monde à la station du Guichet. Cathy et Paul vont se rendre à la gare de Lyon et, de là, à Clermont où Cathy fera soutenir une thèse. Au collège à huit heures moins le quart. Corrections, cours. Je rentre à quatre heures, sous la pluie qui s'est mise à tomber.

Cathy appelle en début de soirée. Elle vient d'arriver chez Ninou après avoir siégé tout l'après-midi au jury. Marie est là. Ils rentreront demain soir, elle et Paul.

Sa 3.2.2001

Il pleut du ciel sombre et il fait doux. Il est étrange d'être seul à la maison, un samedi matin. Je pars en début d'après-midi mais il me vient un doute, lorsque j'arrive au sommet de la côte de Belle-Image. Je m'arrête, fouille mes poches. J'ai oublié la clé de l'appartement de Paul. Je reviens la chercher, très mécontent de moi-même, et prends la route pour de bon. Sur l'autoroute, les camions soulèvent des nuages d'embrun. Des gens freinent brusquement. J'ai la désagréable sensation d'un danger et redouble d'attention. Me gare rue de la Santé puis me rends, par le RER,

à Luxembourg. J'achète, pour Jean, les trois tomes de Faulkner sortis en Pléiade, les *Selected Poems* de Robert Frost et *Leaves of Grass* – je ne sais pas ce qu'est devenu l'exemplaire que je m'étais procuré à Bordeaux. Il me vient une pesante fatigue. À ne rien faire qu'écrire et lire, quand je n'enseigne pas, il me semble m'être étiolé, depuis août. Il est cinq heures et demie. La nuit est tombée. Il pleut. Le boulevard Saint-Michel est complètement embouteillé. À Port-Royal, une grive s'égosille dans l'obscurité. Je lis des pages des livres que je viens de rapporter avec cette faim d'ogre qu'aiguise l'odeur du papier frais. Cathy et Paul arrivent vers huit heures. Nous avalons un dîner frugal et je repars avec Cathy.

Di 4.2.2001

Matin gris, mouillé. Je descends à Gif vers huit heures pour refaire les stocks de pain. Personne. Les rues sont absolument désertes et je m'étonne qu'on ne mette pas ces instants à profit pour s'approvisionner au lieu de faire interminablement la queue à la porte des magasins, en fin de matinée. À cinquante et un ans, j'en suis encore à me demander quelle sorte de vie je mène depuis l'âge de dix-sept, s'il n'entre pas un grain de folie dans la rationalisation des plus petits instants à laquelle j'ai procédé au moment où j'ai pris conscience qu'on pouvait prendre conscience. Voilà trente-cinq ans que je me suis rangé à cette règle de fer et il n'y aura que la mort, je le sais, pour m'y faire manquer. Je lis *La Galère : jeunes en survie* de François Dubet. Nous attendons Simon. À neuf heures du soir, personne. J'appelle Orléans. C'est dimanche prochain qu'il est censé passer. Ce n'est pas ce que j'avais compris.

Me 7.2.2001

Correction de copies et préparation d'interrogations avant d'aller donner mes trois heures de cours. La première fleur vient d'éclorre à une branche basse du prunier sauvage. Le temps est pluvieux et sombre mais le vent d'une émouvante douceur. Après déjeuner, courses au supermarché. Cathy arrive à six heures et demie, Simon un peu plus tard, en uniforme de gendarme. Il nous parle de la vie à Satory, des manœuvres de l'automne à

Barcelonnette, de l'ennuyeuse vie de garnison à laquelle il est condamné jusqu'en avril, qu'il regagnera Polytechnique.

Je 8.2.2001

Toute la journée à lire. Je termine l'ouvrage de F. Dubet, parcours, en diagonale, celui de Maffesoli sur le tribalisme puis lis le récit que m'a envoyé Denis Montebello, *Trois ou quatre*. À deux heures, au café de Courcelle pour prendre des timbres, des cigarettes et jeter du courrier à la boîte voisine. En regagnant la maison, je découvre que le buraliste – un nouveau – s'est trompé de Gauloises. Je redescends les changer. Frappé, un instant, du tableau que compose la maison vieillotte qui abrite le bureau de tabac, se découpant sur les bois d'hiver. C'est l'heure vide, un peu désolée, de la journée. Près du café, un gars d'une vingtaine d'années – il me semble me souvenir de l'avoir vu, jadis, en compagnie de Paul, à l'arrêt du car où on récupérait les enfants. Il promène un chien et parle dans un portable.

À peine rentrée, Cathy se met en cuisine – escalopes panées, tarte aux framboises. Les petits débarquent à huit heures. Dîner animé. Jean, réduit depuis trois mois à la pitance anglaise, reprend de tout.

Lu 12.2.2001

Levé à six heures moins le quart. Je quitte la maison une heure plus tard après avoir pris congé, avec émotion, de Cathy. Il faut de ces séparations pour que renaisse, intact, le sentiment de la merveille, la conscience du privilège exorbitant que m'ont accordé les puissances occultes. La pleine lune brille au ciel noir lorsque je vais chercher l'autoroute du Sud, peu rassuré de me risquer sur cet axe. Je roule lentement, tant que dure la nuit, parmi les camions. Je vois mal. Je pensais découvrir de nouveaux paysages et c'est le même « non-lieu », le décor autoroutier uniforme qui glisse à mes côtés. Il n'y a que les noms, sur les panneaux de signalisation, pour suggérer que je ne fais pas du sur-place, comme à ce jeu de fête foraine de mon enfance où l'on s'efforçait de piloter, avec un volant, une voiture miniature sous les roues de laquelle glissait un tapis roulant peint représentant une route et ses abords. Il était rare que je réussisse à rester bien longtemps sur la chaussée. J'avais

dix ans. Le ciel a commencé à se décolorer à sept heures vingt puis il s'est teinté de rose. Mais je roulerai encore longtemps aux phares. C'est un jour de printemps qui se lève, le premier. J'ai un instant d'effroi, à hauteur de Beaune, où le tracé de l'autoroute devient brusquement sinueux. Je double un camion semi-remorque qui va trop vite, un fourgon me talonne et ça tourne. Trente secondes durant, je me demande si je vais garder le contrôle de la voiture et il me faudra un moment, après, pour retrouver mon calme. Je dépasse Chalon et quitte l'autoroute à Tournus, direction Louhans. Me voici en Bresse. Les maisons arborent des toits à pente rompue avec, sur l'avant, une galerie. Je traverse un village – j'ai oublié lequel – qui s'intitule « Village du livre ». Et de fait, en bord de route, je surprends, au passage, un petit bâtiment par la porte ouverte duquel on devine des livres sur des rayons. Mais je suis loin, encore, de ma destination et passe mon chemin. À Lons-le-Saunier vers onze heures puis Champagnole. Je demande mon chemin à un homme d'un certain âge, dont l'accent régional me surprend. Je l'ai à peine compris. À Syam à onze heures vingt. C'est un hameau. J'ai longé les forges, en arrivant, sur l'Ain. Reçu par le mari de la mairesse, qui tient le gîte où je logerai. Je mange un morceau et pars, à pied, voir les forges.

C'est à moins d'un kilomètre. J'ai presque trop chaud, soudain, avec ma veste fourrée. C'est le premier beau jour, comme il arrive, parfois, dès février. Je verrai voler les premiers papillons de l'année, deux citrons. Je longe les bâtiments, que je reconnais pour les avoir vus dans la brochure que m'avait envoyée Philippe Mairot – le canal d'amenée, la végétation qui pousse en désordre, comme si le site était à l'abandon, l'Ain aux eaux claires. On est continuellement dans la rumeur de la chute d'eau et on peut raisonnablement se demander si l'on fait encore quelque chose dans cette installation fermée, vétuste, partiellement ruinée, au bord de la rivière, et si oui, quoi? À l'entrée de la cour, près des logements ouvriers, du linge sèche. Aucun bruit. Je prends la petite route, en aval des forges, qui passe l'Ain et s'élève jusqu'à la voie ferrée qui court sur une corniche, traverse un pont de fer macadamisé et chemine sur la chaussée dégradée. On est en pays calcaire. Le long de l'Ain et tout autour des forges, de très beaux noyers. La gare, aujourd'hui rasée, devait s'élever sur une espla-

nade qui s'étend jusqu'à un pont enjambant la vallée. Me sens très loin de tout, étourdi par le dépaysement, la chaleur, l'indécision, aussi. Le directeur des forges, M. Boulet, m'a prévenu, hier, de son passage entre cinq et six. Il ne pouvait me recevoir dans la journée, à cause d'une histoire de voiture qui chauffait. Je ne veux pas le manquer et rentre après un dernier regard sur l'Ain et la villa néopalladienne des anciens maîtres de forge.

En face du gîte, une ferme exhale une salubre odeur de vaches. Les toits sont pentus, à cause de la neige. Je n'ai emporté que deux livres, la correspondance Durkheim-Mauss, que m'a offerte R. de Calan, et *Trois essais* de Malinowski. Des proses un peu grises, un peu tristes que je sais pouvoir avaler sans sourciller lorsque je me retrouve exilé, seul, comme au temps de mon adolescence. À Sainte-Enimie, voilà huit ans, j'avais lu le plantureux et très intéressant traité d'économie politique de Charles Gide. J'attends sept heures en lisant les récriminations et les objurgations de Durkheim à l'endroit de son neveu Mauss, autour de 1900. Les réponses de Mauss ont été détruites lorsque, pendant la deuxième guerre, sa maison fut réquisitionnée par les Allemands. La nuit est tombée. M. Boulet ne passera pas. Peu avant huit heures, je remonte l'avenue du Lavoir jusqu'à l'église, la poste où j'espérais trouver une cabine téléphonique. Il n'y en a pas. Le hameau est parfaitement désert. Un roquet aboie à mon passage. J'avais repéré une cabine, à l'entrée du village, près de ce qui dut être une école. Je m'y rends en voiture. L'appareil est encore à pièces. J'appelle Gif. Cathy n'est pas rentrée. Je téléphone à Paul, qui la préviendra. Lecture jusqu'à dix heures et demie.

Ma 13.2.2001

Levé avant six heures. Il pleut et le merle chante dans la nuit du matin. Je quitte le gîte à huit heures. Je salue M^{me} T*, la mairesse, que je n'avais pas encore vue. Elle est en campagne électorale, se présente aux élections municipales et cantonales, tient des réunions qui s'achèvent tard le soir. Ces élus locaux sont le sel de la terre. Je vais me garer dans la cour des forges, passe le porche et gravis un raide petit escalier de bois qui mène aux bureaux. Ils sont à l'évidence installés dans un ancien logement – linoléum marbré, peu salissant, placards de cuisine, frissette de sapin, une

plante verte anémique, un comptoir derrière lequel une jeune femme reçoit les appels, les clients. On l'a appelée, hier, à mon sujet. C'est Henriette Zoughebi, dont je me demande par quelle divination elle a pu savoir que j'étais là. Le mystère s'éclaircira un peu plus tard lorsqu'une de ses assistantes rappelle pour me demander de participer à un débat du Salon du livre, le 20 mars. C'est François Bon qui lui a dit que j'étais descendu à Syam.

Reçu, un instant plus tard, par M. Boulet qui donnait des directives à sa secrétaire, dans son bureau. Il est mon aîné d'un an, ouvert, obligeant, s'enveloppe un peu depuis, me dit-il, qu'il a cessé de fumer. Nous nous mettons rapidement d'accord. Il va m'emmener avec lui en fin de matinée, à Chalon, où il a une affaire à discuter. Survient le sculpteur Daniel Nicod, avec lequel je vais parler un long moment. Il travaille en liaison étroite avec les entreprises et les institutions régionales. Il me montre deux de ses réalisations : *Ce que le vent d'ouest m'a dit*, un cône haut de vingt mètres à pointe d'inox, les portants, des troncs de sapins frettés par une couronne de tubes cerclés. Une lentille d'acier poli est suspendue à mi-hauteur. Et puis vingt-cinq cages de fil de fer de sept millimètres enfermant un morceau de bois calciné, la dernière ouverte – un appel au respect des forêts. Il a mobilisé les forges de Syam pour la fabrication de la pointe du cône, une autre entreprise pour la lentille et trois camions-grues pour mettre en place les troncs de sapins.

Je passe un instant dans le petit atelier où un ouvrier procède au décolletage des cylindres en fonte du laminoin. Ils arrivent d'Angleterre et sont cannelés sur place, à la demande. L'un d'eux est sur le tour. Accroché au bâti de la machine, le schème d'usinage réalisé sur ordinateur, avec les cotes au dixième de millimètre. Sur des étagères, les outils en acier dur, en céramique ou en carbure de tungstène : parallélépipèdes de métal brillant sur lesquels la pastille de carbure ou de céramique (noire) est brasée ou vissée. Par la porte ouverte du bâtiment de laminage, je vois passer les lingots de métal chauffés au rouge, sur des rouleaux.

Départ de Syam vers midi pour Chalon. La porte du bâtiment principal est d'origine, les gonds soudés par la rouille. Nous allons chercher je ne sais quelle autoroute. J.-P. Boulet me livre par le menu sa biographie. Né à Vars, dans les Hautes-Alpes,

enfant unique de petits paysans – cinq vaches, l'autarcie, cinq mois de neige, le xix^e siècle au milieu du xx^e. Pensionnaire dès l'âge de neuf ans dans un CEG où il apprend à se roidir contre les rudesses de l'existence, lycée technique, IUT de Grenoble en 1966, après le bac. Ses parents seront employés dans l'hôtel quatre étoiles *Le Caribou*, lorsque Vars devient une station de ski à la mode. La banque Rothschild injecte des capitaux dans l'affaire. Service militaire dans les chasseurs alpins, évidemment. Il est radio. Hésite à se lancer dans une carrière sportive, le ski, bien sûr, trouve un emploi à Grenoble, chez Experton-Revollier, où il s'occupe d'abord d'écroutage (regard rapide pour voir si je suis). En 1981, l'entreprise l'expédie à Syam pour remplacer le directeur atteint par la limite d'âge. Il sera aidé par quelqu'un du Crédit Lyonnais qui lui apprend ce que sont les échéances, la gestion financière, la comptabilité. À Chalon à deux heures, dans la zone industrielle, devant l'entreprise F*.

Je fais la connaissance de M. M*, quarante-cinq ans, moustache, comme J.-P. Boulet. On veut bien que j'assiste à l'entretien. On s'installe, cinq ou six personnes, autour d'une longue table plaquée d'acajou. L'entreprise fabrique des caractères en acier pour l'emboutissage des plaques d'immatriculation à partir de lingots en provenance de Syam. Le fond de l'affaire est que l'entreprise F* demande aux forges de réduire de 30 % son prix de vente et, aussi, de veiller à livrer un métal homogène. Certains lingots présentent une dureté inusitée qui brise net les fraises d'usinage – coût unitaire : 300 francs. J'écoute avec la plus grande attention ce langage qui m'est si peu familier, celui des choses palpables et de l'argent qu'elles coûtent – « je suis ouvert », « on reparlera » –, les chiffres – 40 000 caractères, 30 tonnes de métal –, le jargon professionnel – « prix iso » (pour identique), « *peanuts* »... Un directeur de fabrication, blouse bleue, blond, dégarni, mon âge, aborde certains aspects de la livraison. Il souhaiterait que les lingots soient rangés en conteneurs. Il suggère l'adjonction d'une goulotte de rangement à la sortie de la machine, estime à 30 % la perte de place due au foisonnement, donc le surcoût du transport. Le directeur reprend la parole et, pour appuyer sa demande de baisse du prix, invoque les augmentations auxquelles il doit faire face – le prix de la tonne d'aluminium est passé de 1 400 à

1 800 francs. Prévoyant la hausse, il a d'abord acheté des quantités importantes qui lui ont permis de travailler quelque temps aux anciens coûts de production. Ses réserves épuisées, il n'a plus acheté que des quantités limitées, avec une réserve minimum de dix jours. Il attend une baisse du cours du métal pour s'engager au-delà. Il indique encore, sur un ton neutre, qu'il est en contact avec l'Asie pour la fourniture de caractères qui seraient, non plus travaillés dans la masse, mais fondus à la cire perdue. Il a reçu des échantillons prometteurs, dont le coût est inférieur à celui des produits usinés. Il adopterait le procédé si les forges ne sont pas en mesure de réduire leurs coûts dans les proportions qu'il vient d'indiquer. J.-P. Boulet note au fur et à mesure les indications qui lui sont livrées. Il est quatre heures lorsque la séance est levée. Le chef d'atelier me montre comment sont fabriqués les caractères. Des fraiseuses doubles à commande numérique, protégées par un capot de Plexiglas, creusent chiffres et lettres dans les morceaux d'acier. L'écran de commande se trouve à droite de la machine. Poinçons et matrices sont associés au moyen d'une charnière et bichromatés. Il n'y a plus qu'à les engager dans une presse hydraulique pour imprimer les plaques d'immatriculation. Les lettres estampées dans le clinquant de surface se détachent pour révéler, noir sur fond jaune, l'aluminium laqué. Me frappent les extraordinaires netteté, clarté, ordonnance, propreté de l'atelier. Peu de bruits, pas d'organes démesurés, de fracas, de fumées, de saleté, seulement de petites machines travaillant à froid le métal dans leur aquarium. Des dames, un peu à l'écart, rangent les pièces dans des cartons. Des textes dont la fabrication m'est profondément étrangère.

Nous revenons, J.-P. Boulet et moi, sur Syam. Je m'inquiète pour lui. Comment réduire de 30 % les coûts de production ? Il m'apprend que 30 %, dans la bouche de son interlocuteur, représentent 12 %, qu'il pourra, de son côté, justifier une augmentation de la matière première pour maintenir ses prix. Il considère avec sérénité une réclamation qui me jetterait dans les pires inquiétudes. Mais je ne suis ni un technicien ni un commercial. Il m'apprend encore que les billettes proviennent d'Unimétal, de Thyssen, de Riva (Italie), dans la région de Brescia, ou d'Angleterre. Quarante ouvriers travaillent actuellement à Syam. Ils n'étaient

que vingt-huit lorsqu'il est arrivé. Les gars buvaient beaucoup, y compris le chef lamineur. Enfin, il me confie qu'il a adopté deux enfants, dont une petite Coréenne. Elle a aujourd'hui dix-sept ans. Il s'est beaucoup engagé dans la vie associative, protection de l'enfance en danger, alphabétisation, insertion des jeunes en difficulté. Cela lui a valu non seulement de lourdes fatigues mais, même, des troubles psychologiques. Nous prenons un café dans une station-service, je ne sais où. Il me dépose à Syam avant de se rendre à une nouvelle réunion. Je n'ai rien avalé depuis six heures du matin. Je continue à lire la correspondance de Durkheim en mangeant un bout de pain. À neuf heures, la fatigue m'accable.

Me 14.2.2001

J'ouvre les yeux à quatre heures et me lève un instant plus tard pour noter les péripéties de la journée d'hier. Le jour point vers sept heures, salué par le merle. Il fait clair et il a gelé. Je racle les vitres de la R21 et me rends à Champagnole dès huit heures pour faire quelques emplettes. La longue avenue où l'on s'engage, en venant de Syam, est déserte et la lumière du matin la magnifie. Je repère une maison de la presse-bureau de tabac. Le buraliste est un pêcheur à la mouche. Il me dit que le modèle à corps jaune et collerette grise fait l'unanimité. Je passe encore à la boulangerie et à la station-service pour faire le plein. À dix heures moins le quart, aux forges.

M. Boulet m'adresse à M^{me} C*, l'épouse d'un ouvrier décédé il y a dix ans, à cinquante. Elle vit encore dans un des logements qui se dressent au fond de la cour, au rez-de-chaussée. Je frappe. On m'ouvre. Et je suis frappé, fortement, par le dénuement de cet univers. La cuisine est aussi la pièce principale. Elle est chauffée par un poêle en fonte. À côté, un gros chien. J'avais vu un portrait de M. C* dans le livre de photographies de Catherine Gardone. J'interroge, avec ménagements, sa femme. Il buvait, me dit-elle. Il commençait dès le vendredi soir et n'arrêtait plus jusqu'au lundi matin. Avait le vin mauvais. Un jour, il réédita Fort Chabrol, sa famille enfermée dans l'appartement, lui, à la fenêtre, fusil à la main. La gendarmerie hésitait à intervenir depuis qu'un brigadier avait été abattu, à bout portant, quelque temps auparavant, par un forcené. Finalement, c'est un compagnon de travail – « clope

au bec », me dira J.-P. Boulet, lorsqu'il me racontera un peu plus tard l'épisode – qui persuadera l'ivrogne de se rendre. On le conduira à l'hôpital. Il est parti d'un cancer de la gorge en 1991. Trois filles, trois garçons, tous à problèmes, comme on dit. Les filles fréquentaient un voyou qui s'était établi là. Deux des garçons sont camionneurs, aujourd'hui, le troisième travaille aux forges. Le voici, d'ailleurs. Grand, sec, moustache inculte, fort accent régional, avec des *a* tirant sur le *o*, voix courte, brutale, visage inexpressif. Il travaille à l'étrépage à froid et au redressage des barres. La mère me dira encore que le salaire de son mari, en 1969, était de 800 francs – pour huit personnes ! J'en touchais 1200, à l'École. Elle me parle de ses démêlés avec leurs voisins marocains. Un jour, un gosse de deux ans tombe par la fenêtre de l'étage sur le pavé. Elle le ramasse, couvert de sang, crâne enfoncé, appelle une ambulance. L'enfant est transporté à Besançon, trépané, sauvé. Le père vient lui faire une scène. Tout ça lui coûte de l'argent. « Fallait le laisser crever. » Et encore, cette mère qui frappe ses enfants à coups de gourdin, chez qui elle monte et qu'elle somme d'arrêter, sans quoi elle prévient les gendarmes. Nous parlons debout, autour de la table, dans cet appartement d'un autre âge – de l'entre-deux-guerres, de la Belle Époque ? – et je songe à l'excès de misère auquel se ramenait – se ramène encore – la condition ouvrière. Et ce sont ces gens qui produisent l'existence matérielle, font le monde.

Une autre dame, M^{me} V*, pourrait, m'a-t-on dit, m'éclairer. Elle habite l'autre extrémité du bâtiment, à l'étage. Mais elle ne m'ouvrira que si M^{me} C* m'introduit. Celle-ci me conduit donc par l'abrupt escalier de bois. Il y a des verrous partout. M^{me} V*, comme me le fera remarquer à mi-voix M^{me} C*, « perd un peu la tête ». Maniérisme, mobilité excessive du visage, voix exaltée. Elle est en cuisine, possède un chien, se dit incapable de rien m'apprendre. C'est à son mari que j'aurais dû m'adresser mais il a disparu en 1997. Ce n'est pas la peine. Je remercie et m'installe dans la voiture, en plein soleil, avec le journal. Un vol de pigeons passe et repasse sur la cour. On se croirait dans une ferme et non sur un site métallurgique.

À midi et demi, nous allons déjeuner avec J.-P. Boulet dans un restaurant où il a ses habitudes. C'est à table qu'il complète

l'histoire de la famille C*, les mauvaises fréquentations des filles – des « bandits » –, le travail d'assistance sociale qui s'ajoute continuellement aux tâches proprement techniques. En regagnant la voiture, sur la place de la mairie, nous croisons un ouvrier à la retraite, qu'il invite à passer aux forges, pour m'éclairer. Nous nous retrouvons un instant plus tard, dans la cour. Fortement stigmatisé, ancien alcoolique, visage rouge, cheveu long et gras, moulé en « banane » de rocker, blouson de cuir noir étriqué. A passé dix ans en prison pour homicide volontaire, au couteau, sous l'emprise de l'alcool. Fait du cinéma amateur. Me montre des affichettes présentant ses films, des photos de sa femme, qui lui est homologue, et de son fils, jeune, encore intact, l'image de ce dernier inscrite dans un cache en forme de cœur. Avec ça, volubile, hypernerveux, inquiet, encombré d'un être-pour-autrui volumineux, patrouillant sur la frontière, à la différence, par exemple, du fils de M^{me} C*, à peu près hermétiquement clos de ce côté-là. Je l'interroge, quoique je n'attende pas grand-chose de cette conversation. Il travaillait, lui aussi, au redressage à froid. Refusait de servir la presse à faire les « soies » et le laminoir, trop éprouvants. Il est petit et grêle.

On prévient le chef lamineur, M. J*, Marocain, né en 1950, arrivé en 1972. A pris la succession de M. B*, que je verrai demain. Discret, serviable. Notre entretien est compliqué par mon précédent interlocuteur qui brûle de jouer les cicérones. On me fait faire le tour des ateliers, qui est aussi celui du procès de travail. Le parc à billettes, d'abord. Les pièces ne doivent pas excéder 80 millimètres de côté pour être engagées entre les rouleaux dégrossisseurs du laminoir. Elles sont sciées en tronçons de 50 centimètres dans une première halle. Ils sont introduits dans un four dont ils sortent chauffés au rouge. Un ouvrier les extrait au moyen d'un ringard, les achemine jusqu'à un échangeur automatique, après quoi ils sont, non moins automatiquement, entraînés jusqu'au laminoir. Deux équipes, de part et d'autre des cages, les engagent, avec un crochet, entre les cylindres des cages successives. On passe d'une cage à l'autre. À la fin, on obtient le profil souhaité – pour le coup, ce sont des guides d'ascenseur, avec une gorge où s'engageront les roulements. Une fois profilée, la barre est déposée sur un nouveau convoyeur. Il l'entraîne jusqu'à un long barillet

qui la met en réserve, avec d'autres. Elles sont ensuite introduites, en bout, dans un four. L'extrémité portée au rouge est placée sous une presse aux allures de marteau-pilon et vigoureusement battue pour être à la fois amincie et effilée – c'est la soie. On passe dans la halle de grenailage, avec des billes d'acier microscopiques puis à l'étirage. Je retrouve le jeune C* (trente-trois ans) sur son banc. La soie est prise dans les mors d'un chariot qui engrène, par un puissant crochet, sur une énorme chaîne articulée. Une huile pareille à du chocolat fondu se déverse à hauteur de la filière par laquelle la barre est contrainte de passer. La progression est de deux ou trois centimètres à la seconde. C'est bruyant. Le dernier atelier, de parachèvement, est encombré de perceuses, redresseuses, scies, machines à polir. Des guides d'ascenseur, en attente d'enlèvement, brillent d'une belle couleur argentée. Retour à la petite pièce où l'ouvrier que j'avais déjà vu, hier, est en train de façonner un cylindre sur son tour. Dans des casiers muraux, des tronçons de tous les profils réalisés par l'usine, comme une casse d'imprimeur, un alphabet du monde industriel. Pendant que je faisais le tour de l'usine, M. Boulet a pris rendez-vous pour moi avec l'ancien chef lamineur, à Sirod. Je m'y rendrai demain. Je rentre au gîte où je lis Durkheim.

Je 15.2.2001

Matin clair où le merle s'égosille. Toujours la gelée. Je lis jusqu'à neuf heures et demie que je quitte Syam pour Sirod. On m'a dit : la première maison à droite, après le pont de Sirod. J'examine la maison. Il n'y a qu'un chien. Le nom, sur la boîte à lettres, n'est pas le bon. Je traverse le pont, frappe à la porte d'une autre maison. Une dame, de sa fenêtre, me dit ne pas connaître M. B*. Je suppose que c'est peut-être à Bourg-de-Sirod – une localité distincte – qu'il habite. Je fais demi-tour, passe, par un tunnel, une barre rocheuse, et m'arrête à Bourg-de-Sirod, qui est un tout petit village-rue. Ne trouve toujours pas. Frappe à une porte. Des gens aimables, vraisemblablement anglais, me disent ne pas savoir. Mais une dame descend la rue. Elle voit de qui je parle, m'entraîne chez la femme du maire qui, elle aussi, voit. Il me faut revenir à Sirod et me renseigner à l'épicerie, ce que je fais. L'épicière a des cheveux de toutes les couleurs. Elle m'indique un

lotissement où je parviens sans difficulté. Je me gare. On me hèle. C'est M. B*. Il me fait entrer chez lui. Un peu plus de soixante-dix ans. Né dans l'usine. Embauché en 1942, il y a travaillé pendant quarante-deux ans. C'est lui qui a consigné, sur des carnets, la marche du laminoir et formé son successeur. Il a déjà raconté son expérience à diverses personnes, en particulier à un chercheur du CNRS qui a publié un travail à ce sujet, dont je ne savais rien et qu'il faudra que je me procure. Mon interlocuteur me parle, mais trop vite, du métier. Fils et petit-fils de métallurgistes de Syam. Il travaillait cinquante-sept heures et demie par semaine à l'âge de quinze ans, le samedi de quatre heures à onze heures et demie du matin. Il pêchait la truite, à la mouche et au vairon mort. Chasse la bécasse. Il me montre les chiffres qu'il tient à ce sujet. Pour chaque année, trois colonnes – bécasses levées, tirées, tuées. Certaines années, il en a levé jusqu'à cent quarante. Il tire une fois sur deux et tue trois fois sur quatre. Possède une Panda 4×4 et deux chiennes, setter et pointer, celle-ci achetée à Mont-de-Marsan, après avoir vu travailler son frère. Mains sensibles, figure sympathique. Il a été témoin de deux accidents, au laminoir. Un compagnon transpercé, à hauteur du ventre, par une barre de 16 millimètres chauffée au rouge – c'est lui qui, avec sa pince, a extrait la barre du corps. Le blessé a survécu trois ans. Un autre, touché à l'aîne, meurt sur place, l'artère fémorale sectionnée. L'été, il pêchait de quatre heures et demie à six heures vingt du matin, au vairon. Il ramenait jusqu'à quinze truites. Il en prenait, chaque année, plusieurs dont le poids atteignait ou dépassait cinq livres. Il avait capturé et domestiqué un renard. Étrange intérieur paysan-ouvrier, c'est-à-dire évoquant l'univers des champs tel qu'on se le représente à l'usine. Deux tapisseries représentent, l'une, *Les Glaneuses*, l'autre, *L'Angélus* de Millet. Luminaires en bois tourné. Trophées de chamois, au mur. Sur un buffet, des statuettes d'animaux. Presque pas de livres mais *Le Chasseur français*. Je prends congé à midi et rentre à Syam dans l'éblouissante lumière.

Je termine la correspondance de Durkheim à Mauss après le repas. Je crois avoir fait le tour de l'endroit, des informateurs, et parler à nouveaux frais de ce qui se fait à Syam, et de qui le fait, n'ira pas de soi. L'aspect technique du travail a été traité avec

compétence, peut-être épuisé. Reste l'histoire longue des forges, le vivant anachronisme que constitue, en 2001, le laminage manuel dans une vallée du Jura.

Retour à l'usine à cinq heures de l'après-midi. J.-P. Boulet expédie les dernières tâches de la journée, passe des coups de téléphone. Les secrétaires s'en vont. Une femme de ménage passe la serpillière. Nous parlons dans le bureau de direction. J.-P. Boulet évoque les aspects humains de l'affaire, qui lui tiennent à cœur et dont il a parfaitement conscience qu'ils sont contradictoires avec les intérêts financiers. Il juge préférable de travailler sur un laminoir antédiluvien plutôt que de faire usiner des profilés sur machine à commande numérique et de mettre quarante gars à la rue. Nous nous rendons, à huit heures, au restaurant *Le Pirate* où nous avons déjà déjeuné hier. Il n'y a qu'une famille alors que, la veille, à midi, l'établissement était plein. Le gérant, la quarantaine, cheveux gris dressés par un gel, s'est cassé la main pour la troisième fois. Comment? Il ne le dit pas. On lui a implanté des broches. Nous montre les radios. On nous sert une dorade accompagnée de vin rosé, et c'est une grande débauche après les dînettes expéditives dont j'ai vécu ces derniers jours. Nous poursuivons l'entretien à bâtons rompus. Mon interlocuteur ne lit pas. N'en ressent pas le besoin. Nous nous séparons dans la rue anuitée, déserte. À Syam à dix heures. Je range en prévision du départ, demain, à la première heure.

Ve 16.2.2001

J'ouvre les yeux à cinq heures dix et me lève un peu plus tard. Je quitte Syam à six heures et quart après avoir gratté le givre qui couvrait la moitié du pare-brise. J'avais couvert l'autre, qui me fait face, avec un journal. Je rencontre bientôt la première nappe de brouillard et celui-ci reviendra continuellement sur le chemin. Parfois, il devient très gênant. Je marche sur Chalon jusqu'à ce que, à Lons-le-Saunier, apparaisse la direction Tournus. À Louhans, la voiture se met à émettre un pépiement d'oiseau, de serin, que je crois d'abord provenir de l'avant droit, d'un roulement, par exemple. Mais le gazouillis cesse lorsque je passe sur une portion de chaussée un peu inégale. La crainte que j'avais de me retrouver en panne, dans la nuit profonde et la brume, s'atténue.

C'est peut-être la tablette amovible, à l'arrière, qui s'adonnait à des vocalises. Le ciel commence à pâlir vers sept heures et quart et je ne cesserai plus de passer de la brume au soleil. Je retrouve l'autoroute à Tournus après une heure et demie de route dans la campagne. Il est près de huit heures. La circulation est relativement clairsemée, vers Paris, dense dans l'autre sens. Lorsque le brouillard s'épaissit, je lève le pied. Les camions, devant moi, m'apparaissent d'abord comme de grands panneaux sombres dont je ne découvre les feux qu'en me rapprochant. Les noms des villes défilent mais, pas plus qu'à l'aller, je ne verrai rien des paysages traversés, les cent derniers kilomètres dans la grisaille qui ne s'est pas encore levée. Je sors trop tôt, sur la Francilienne, quelques centaines de mètres avant la sortie Palaiseau, que j'aperçois trop tard. À Gif à onze heures et quart.

Cinq ou six jonquilles viennent de se déplier, sur le talus, et de nouvelles fleurs sont venues aux branches du prunier sauvage. Je transfère sur cassette les images que j'ai prises avec le caméscope et, lorsque Cathy et Paul seront rentrés, en soirée, je leur projetterai, *cum commento*, le petit film que j'ai pris.

Lu 19.2.2001

Je reprends le papier sur Théodore Balmoral que j'ai écrit ces deux derniers jours. Cathy descend partager mon repas de midi. C'est qu'avec les sorties, les voyages, on ne se voit presque plus. J'attaque la dactylographie en fin de matinée. En milieu d'après-midi, à Gif pour refaire les stocks de pain, prendre de l'argent, jeter le courrier à la boîte. Les premières fleurs roses viennent d'apparaître aux branches des prunus de l'avenue du Général-Leclerc. Ensuite, j'épluche, coupe et congèle les légumes pour la soupe. Cathy rentre peu avant huit heures – un agitateur qu'il lui a fallu démonter quand elle pensait avoir fini sa journée.

Ma 20.2.2001

Temps couvert. Je lis John Fante, plutôt que de me lancer dans le travail sur les forges de Syam. J'ai peur de dilapider mes forces, de n'avoir plus de répondant, en soirée, lorsque je parlerai à Montpellier. Je quitte la maison à une heure et demie, prends la navette à Antony et arrive à Orly une heure plus tard. L'avion

– un Airbus A-321 – décolle à trois heures et demie. Je suis assis près d'un hublot. Il y a beaucoup de places vides. Le roulage ne dure que vingt secondes. L'appareil perce la couche nuageuse et monte dans l'azur. Quarante minutes durant, c'est comme si nous survolions un pré bourru enneigé. La couverture se déchire lorsque nous survolons les Cévennes (je crois). J'aperçois des reliefs, des étangs qui s'allument l'un après l'autre. L'Airbus se pose en douceur après avoir viré au-dessus de la mer piquée de voiles blanches. Les volets se soulèvent sous la poussée des vérins hydrauliques. La vitesse, effrayante, d'abord, tombe très rapidement. Gérard Gouiran m'attendait à l'arrivée. Il fait beau. L'air est tiède. Nous passons par la rue Denise où je dépose mon bagage. De là, à pied, à la librairie Sauramps, dont Gérard m'apprend que c'est le nom de jeune fille de la mère de notre camarade Valo Toreilles. Je parle avec Yann Granjon, Hervé Piekarski, qui vient d'arriver. À six heures et demie, au siège de la DRAC, installé dans un hôtel particulier du XVIII^e siècle. Je retrouve Nadine Etcheto, dont j'avais fait la connaissance il y a huit ans. L'entretien se passe au sous-sol, dans une belle cave à arcs ogivaux. Hervé Piekarski fait les présentations. Ensuite, questions, réponses. Je signe quelques livres. Nous allons dîner dans un petit restaurant qui donne sur une place où je me souviens d'avoir passé, il y a huit ans, avec Pierre Michon. Comme chaque fois que je sors de mes habitudes, de mon réduit, je tarde à m'endormir. Réveillé, à une heure du matin, quand je venais à peine de m'endormir, par des crampes aux chevilles.

Me 21.2.2001

Passablement déconcerté d'ouvrir les yeux à Montpellier. Pas dormi assez. Je parle avec Gérard, qui est déjà levé. Son bureau donne sur un petit jardin cerné de murs, où poussent un néflier, un laurier-rose, un petit oranger en pot. Le soleil du matin éclabousse la rue et c'est un élémentaire bonheur qui nous est refusé, au nord de la Loire. Gérard me quitte à dix heures pour l'université. Je songe que je pourrais mettre à profit les quelques heures dont je dispose pour rendre visite à Pierre Laumond. Je trouve une cabine téléphonique au bout du boulevard de la Perruque, appelle sans trop savoir s'il y aura quelqu'un. Pierre

est là. Un instant plus tard, je suis rue Pagezy. Retrouvailles émues avec Pierre, inaltérable – il n’a pas un cheveu blanc – depuis quarante-deux ans que nous sommes entrés dans la même sixième. Il habite un vaste appartement au dernier étage d’un bel immeuble. Il l’a rénové avec le soin méticuleux qu’il apporte à tout ce qu’il fait. Nous parlons. Le métier lui pèse. Il songe à revenir enseigner dans la khâgne de Toulouse. Arrivent Anne-Laure, sa cadette, puis Linette puis Caroline, l’aînée, qui a vingt-cinq ans. C’est donc que nous ne sommes plus en sixième, Pierre et moi, comme il me semble toujours lorsqu’on se revoit. Nous parlons, bien sûr, du passé, des copains de jadis. Ainsi, il a croisé Roland Urbinati, qui était, dès l’enfance, un dessinateur talentueux et qui s’est occupé de la succession Dalí. Son frère a créé une société d’économie mixte où l’on travaille sur l’intelligence artificielle. Il fait grand soleil et je suis je ne sais où, épars dans le grand passé.

À trois heures, Pierre m’accompagne jusqu’au lycée Joffre, au-delà de l’esplanade par laquelle j’avais déjà passé, hier, pour rallier la DRAC. Beaucoup de monde, dans les rues, de jeunes, le long des allées. Le CRDP se trouve dans l’enceinte de l’ancienne citadelle, au-dessus du lycée. Une quinzaine de collègues m’attendent autour d’une grande table et l’entretien roule aisément, va comme de soi, parce que nous avons la même expérience, des goûts identiques, un horizon commun, les mêmes préoccupations. Lucien Ruh, que je n’avais pas revu depuis cinq ans, arrive de Nîmes. Je ne vois pas le temps passer et, soudain, il est cinq heures. Gérard est là. Je prends congé des collègues montpelliérains et nous partons pour l’université. Gérard va directement frapper à la porte de la présidente. Nous sommes homonymes et, comme elle est originaire du Lot, nous nous donnons spontanément du cousin(e). Elle est née à Labastide-Murat, où elle se sent chez elle, là et nulle part ailleurs. Le sentiment qui l’envahit, lorsqu’elle rentre, est celui, je suppose, qui me serre la gorge lorsque j’atteins Gourdon et m’enfonce dans la Bouriane. Elle m’applique deux bonnes bises lorsque je la quitte pour gagner la salle où je parlerai. Dans le couloir, un peu plus loin, je retrouve Gil Jouanard, Christophe Abric et Renée Ventresque, qui enseigne les lettres à la faculté et sera

mon interlocutrice. Nous gagnons l’auditorium. Je réponds à Renée Ventresque. Gil lit des morceaux que j’ai écrits. Le fils de Jean Aubrun est là, je ne sais comment, qui vient me saluer de la part de son père. Ensuite, dîner à *La Diligence*, près du marché aux fleurs. Gil nous livre un aperçu de la vie mouvementée qu’il a menée. Ses premiers souvenirs remontent à l’invasion de la zone libre. Il était en Algérie en 1962, a quitté Oran dévastée sous le feu de l’OAS qui tirait à balles traçantes sur le navire surchargé qui s’éloignait des côtes. Il se partage, aujourd’hui encore, entre Marseille et la Hesse où sa mère, qui a épousé un Allemand, vit encore. Avant cela, elle s’était rendue en Amérique où elle comptait épouser un GI qu’elle n’avait jamais vu – il avait jeté d’un camion, en passant, ses coordonnées avant d’aller combattre en Allemagne. Lorsqu’elle l’avait retrouvé aux États-Unis, c’était un ivrogne. On se sépare à minuit. Je tombais de sommeil.

Je 22.2.2001

Je parle avec Gérard jusqu’à onze heures qu’il me conduit à l’aéroport. Il fait très beau, toujours, et c’est bien agréable. En chemin, nous longeons des vignes, des palmiers au tronc rebondi, des maisons du Midi en pierre calcaire, coiffées de tuiles canal. Le départ est retardé de cinquante minutes. Ensuite, l’Airbus va chercher l’extrémité de la piste et prend son essor. Comme avant-hier, je suis assis près d’un hublot, à hauteur de la prise d’air du réacteur. L’appareil contourne Montpellier, parallèlement aux étangs, à la mer, avant de mettre cap au nord. À gauche, une longue ligne de montagnes enneigées. Lesquelles? Le voyage, pour des raisons que j’ignore, dure une heure et quart, contre cinquante minutes à l’aller. C’est à mi-chemin qu’on retrouve la couche de nuages installée à demeure, dirait-on, sur la moitié septentrionale du pays. Lorsque le pilote a annoncé qu’on amorçait la descente, l’appareil s’enfonce dans la couche grise pour ressortir, un peu plus tard, sous un jour gris. J’aperçois la Seine, de grands ensembles, des zones industrielles sans parvenir à me repérer. Déjà, on atterrit. Il est une heure dix. Je prends la navette et suis à la maison une heure plus tard.

Sa 24.2.2001

Je quitte la maison à huit heures, par un clair et froid matin de gel. Le vent est au nord. Circulation facile. Je craignais de grands départs. La voiture se met à vibrer lorsque j'approche de 130 et l'inquiétude m'accompagne, comme chaque fois que j'ai à faire du chemin avec elle. À Orléans à neuf heures. Gaby est debout mais le restant de la maisonnée dort toujours. Nous nous rendons d'abord à cette caverne d'Ali Baba qui a ouvert à l'étage d'un supermarché, à l'enseigne *Monsieur Cent Mille Livres*. Je déniche de la peinture, de la photographie, des catalogues d'art moderne, etc. On sort les bras chargés à midi et demi. Ciel congestionné du Nord, nuages qu'on croirait orageux, gros d'éclairs, de pluie, et qui ne le sont pas, froid mordant. On repart à deux heures pour le centre. Un défilé de carnaval parcourt les rues au son du tambour. Nous commençons par visiter le magasin d'art tribal où je me rends chaque fois que je descends. J'emporte un grand masque fang pareil à celui que nous avions rapporté, Paul et moi, de la Foire de Paris, voilà trois ou quatre ans. Mais celui-ci est blanc, traversé longitudinalement d'un joli motif noir alors que l'autre est polychrome. Ensuite, rue de Bourgogne. Je repars à cinq heures, sous la lumière vénéneuse. Les gens roulent très vite, me semblent prendre des risques. Il m'est venu une pénétrante fatigue, à laquelle n'est sans doute pas étrangère l'agitation de ces congés d'hiver.

Di 25.2.2001

Levé à sept heures moins le quart. Il est tombé un peu de neige dans la nuit et il gèle mais le ciel est pur et il fera une journée ensoleillée. Je lis les épreuves du *Premier Mot*, arrivées vendredi, et termine à midi. Les petits rassemblent leurs affaires, enfournent dans la voiture de Jean les bonnes choses que Cathy leur a préparées et nous quittent. Jean déposera son frère à Port-Royal, reviendra garer sa voiture au K-B et sautera dans le train pour Londres.

L'après-midi, je lis les deux récits que m'a envoyés Antoine Blanchemain, rencontré à la DRAC de Montpellier. Vie mouvementée que la sienne. Sa mère meurt quand il est en bas âge. Père alcoolique, errant, velléitaire. Combien peuvent se prévaloir

d'une enfance normale, sous la protection de parents capables, raisonnables? Et ceci, encore, qui a éveillé de très profonds échos. Il emploie le mot « bernache », que j'avais recueilli de la bouche de Papi, voilà peut-être quarante-cinq ans, un soir qu'il vendangeait la treille, au Breuil. Ne l'ayant plus jamais entendu, par la suite, j'avais douté qu'il l'eût bien proféré, que ce terme désignât le jus qui sort du pressoir, et je le retrouve, dûment imprimé, avec la même valeur qu'en ce magique soir de mes quatre ou cinq ans.

La perspective de revenir au collège, demain, m'assombrit. Le métier ne m'inspire plus que dépit, répugnance profonde et la pensée d'avoir à l'exercer encore neuf ans m'effraie.

Toujours pas entamé le travail sur les forges que je me suis engagé à rendre fin juin. Mais j'avais à écrire le papier sur Théodore Balmoral, les causeries de Montpellier, les épreuves du *Premier Mot* à réviser. Mercredi, je vais retrouver le journaliste de *Politis*, Christophe Kantcheff, à Paris et il me faudra aussi descendre à Bourges.

Ma 27.2.2001

Il a neigé dans la nuit. Les voitures sont comme molletonnées mais la chaussée est dégagée. Au collège pour neuf heures après avoir corrigé des copies. Lorsque je rentre, la neige a fondu. Au courrier, une invitation à me rendre à Regensburg – Ratisbonne – puis, sur ma lancée, à Heidelberg. Mais cela ne m'est pas possible, en juin. C'est n'est qu'en juillet, lorsque je suis libéré du collège, que je peux me risquer un peu loin. Et alors je dilapide les heures préservées, en petit nombre, que j'ai aux Bordes, chaque année.

Le moment est venu de m'occuper des forges de Syam. Je sors l'abondante documentation que j'ai rapportée de l'équipée jurassienne, déplie la carte routière et me lance, quoique ce soit l'après-midi, un mardi, de surcroît. Je couvrirai une page et demie.

Me 28.2.2001

Bien que je ne dispose que de peu de temps, je reviens au papier que j'ai entamé hier et le prolonge de quelques lignes avant de gagner le collège. Il a encore neigé, dans la nuit, mais en moindre quantité qu'hier. Froid sombre, mouillé. J'expédie mes trois heures, rentre pour repartir presque aussitôt. À Paris à deux